

Le hockey de la cruauté?

Louis Gauthier

Number 86, Fall 2000

Le sport

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14707ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gauthier, L. (2000). Le hockey de la cruauté? *Moebius*, (86), 25–28.

LOUIS GAUTHIER

Le hockey de la cruauté?

*Texte tiré du cahier «Sports & Lettres»
du journal L'Univers matin, mai 1976, vol. 1,
n° 1, p. 4.*

Canadien 4
Russie 3

Faut-il plaire à l'intelligence ou au cœur? C'est un peu la question que l'on se posait hier à l'issue du match donné au Forum de Montréal par le club Canadien avec comme invités les Ailes rouges de Moscou.

Non que la rencontre ait été inintéressante, au contraire. La construction en était à la fois rigoureuse et moderne. La première période débute sur un tempo rapide et vigoureux, et un développement habile et imaginatif laisse aux Canadiens une avance de 3 à 1, dès la fin du premier vingt, grâce à des buts rapides de Cournoyer et Lemaire à 3:21 et 3:57. Mihailow réplique pour les Soviétiques à la onzième minute mais Mahovlitch redonne une avance de deux buts aux siens à 17:36.

En deuxième période, le match nous fait assister à un revirement complet de la situation. Bien que le procédé soit classique, il est toujours efficace et la fin du deuxième mouvement nous laisse sur un suspense total, les Soviétiques ayant marqué trois buts sans réplique.

Cette deuxième période nous a d'ailleurs permis de voir plusieurs variations intéressantes sur le thème de l'échappée à 2 contre 1 et de l'attaque à 5. En excellente condition physique, superbement entraînés, les

joueurs des deux équipes reprenaient à tour de rôle les motifs développés d'abord par le centre ou l'ailier. Le rythme soutenu, la vivacité et la justesse du jeu de chacun des joueurs nous ont valu là des moments certes mémorables.

La troisième période s'ouvre sur une note beaucoup plus agressive. Il n'est plus question ici d'analyse approfondie ou de subtilité savante. Place à l'action, tel semble être le mot d'ordre que l'on s'est donné. On assiste alors à une série d'accrochages où la violence verbale cède peu à peu la place à la violence physique. Les scènes disgracieuses se succèdent sans arrêt, comme si un vent de folie balayait la patinoire.

Au moment où la tension culmine, Bouchard, sur un lancer de la ligne bleue, trouve le fond du filet, arrachant littéralement les spectateurs à leurs fauteuils. Puis, 42 secondes avant la fin, après un bref échange avec Cournoyer, Guy Lafleur soulève la rondelle par-dessus l'épaule d'un Tretiak bouleversant de vérité. C'est la note finale de ce crescendo éblouissant qui donne la victoire à l'équipe canadienne.

Rappelons que cette partie, présentée pour la première fois à Montréal hier, avait d'abord été disputée à Moscou en 1974. Elle est l'œuvre de l'ancien instructeur du Canadien, Scotty Bowman, et de son homologue russe Nikolai Popov.

Lors de sa création, la partie était jouée d'une façon beaucoup plus dépouillée, qui n'était pas sans rappeler la distanciation si commune au hockey amateur. Les joueurs s'éclipsaient discrètement derrière leur rôle de porte-couleurs d'une nation, et on avait l'impression d'assister à une sorte de rituel symbolique opposant deux modes de vie, deux cultures, deux styles.

La mise en scène adoptée cette année apporte un éclairage nouveau à l'ensemble de la partie, en mettant l'accent sur la violence des rapports qui unissent les protagonistes. On reconnaît là une forte influence de la conception américaine du hockey et plus particulièrement de l'école de Philadelphie. Les références aux théories de Fred Shero sont d'ailleurs explicites, particulièrement lors des mises en échec en zone neutre.

On peut être pour ou contre cette approche du hockey, mais on ne peut s'empêcher de reconnaître que le spectacle est excellent. Cette violence exacerbée va chercher en nous des émotions profondes et remue les couches les plus secrètes de notre inconscient. La subtilité, le raffinement tout européen de la présentation soviétique de 1974 mettaient certes en évidence les implications complexes du moindre mouvement et de ses conséquences sur le résultat final. Le réalisme américain, s'il parle moins à notre intelligence, s'attaque violemment à notre sensibilité. Qui peut dire que l'un vaut mieux que l'autre? Ne boudons pas notre plaisir: la magie était là. Davantage de bon sport, n'est-ce pas ce que nous demandons tous?

